VOILA LES CRIMES DE LA FAYETTE.

On a bientôt fait d'inculper un grand homme, de le calomnier, à l'instant même qu'il rend les plus grands services à sa patrie, et qu'il arrache ses concitoyens, ses amis, ses frères à l'opprobre de l'esclavage.

On ne fait pas attention que ce n'est pas toujours en faisant ruisseller des flots de sang, en répandant par-tout et sans cesse le carnage et l'effroi, qu'un Général grand politique parvient à affranchir son peuple des chaînes pesantes dont il est écrasé. On ne veut pas réfléchir qu'il faut, pour triompher complettement de ses ennemis, joindre à la force des armes

l'adresse des négociations, une prudence aimable et des ménagemens propres à ramener les esprits et à concilier les cœurs.

Ce n'est point en brutalisant les hommes qu'on les persuade et qu'on les subjugue. Une tête échauffée, un esprit révolté ne sont jamais soumis. La modération, la clémence et la douceur, sont les premières vertus d'un habile négociateur, d'un fin politique.

La Fayette a menagé, et menage sans cesse le sang des hommes; il est brave, il est intrépide, il est fidèle patriote; mais il est doux, il est honnête, il est persuasif, il est insinuant: voilà son crime.

La Fayette se fait craindre des grands, des aristocrates, sans les faire égorger : voilà son crime.

La Fayette se fait estimer à la cour, comme à la ville : voilà son crime.

La Fayette se fait admirer de l'europe, comme il a fait dans l'insurrection des colonies angloises: voilà son crime.

La Fayette a le talent de plaire au beau sexe, à cette moitié du genre humain, qui régit, qui gouverne l'autre : voilà son crime.

La Fayette est aimé des généreux défenseurs de la liberté, des militaires; qu'il commande plus en père, en ami, en frère, qu'en Général : voilà son crime.

La Fayette est affable sans affectation, généreux sans prodigalité; il écoute le plus petit comme le plus grand; il ne rebute personne : voilà son crime.

La Fayette a des égards pour ses concitoyens; en faisant la guerre, il recommande la paix : voilà son crime.

La Fayette pardonne aux calomniateurs qui l'outragent, rit de la rage impuissante des libellistes qui le déchirent : voilà son crime.

La Fayette est utile à son Roi, est nécessaire à sa patrie : voilà son crime.

La Fayette protège les délibérations de l'Assemblée Nationale, qui s'occupe du bonheur

de la France et de la suppression radicale des abus ; il ne souffre point que nos Sénateurs suprêmes soient interrompus, insultés, pour annoncer leurs opinions et leurs projets : voilà son crime.

La Fayette maintient l'ordre et la discipline dans ses troupes ; il défend aux soldats nationaux de maltraiter leurs concitoyens : voilà son crime.

La Fayette n'a pas permis que d'honnêtes gens accusés par des coquins fussent exhaussés à la lanterne : voilà son crime.

La Fayette ne veut point qne les voleurs, que les filoux soient pendus par d'autres bandits ; il prétend que les frippons, les meurtriers soient jugés par les loix : voilà son crime.

Enfin, *la Fayette* se refuse à tous les plaisirs, pour se consacrer tout entier au salut de la Capitale et de la France : voilà son crime.

En effet pourquoi *La Fayette* veut-il se singulariser ? né d'une famille ancienne, illustre, pourquoi ne veut-il plus être marquis pour

n'être que citoyen ? De quoi se mêle-t-il de vouloir délivrer sa patrie de la servitude ? De quoi s'avise-t-il de se brouiller avec les ci-devant nobles, grands seigneurs, pour être l'ami, le bienfaiteur de toute la nation?

Pourquoi a-t-il l'ambition d'être un grand capitaine, un illustre politique, un courtisan sans bassesse, un citoyen sincèrement attaché à son pays, un homme juste, et un philosophe aimable ?

Pourquoi dans la saison des plaisirs, dans le sein de l'opulence, s'ensévelir dans le fond d'un cabinet, s'occuper sans cesse des affaires de l'état, veiller au salut de la patrie, au maintien du bon ordre, au lieu de jouir avec les jolies femmes, de briller dans un souper, de courir après un lapin, un cerf, un chevreuil, un loup?

Sont-ce là les occupations d'un jeune seigneur. N'est-ce pas le comble du délire, que de vouloir avant cinquante ans être un homme de poids, de gravité, avoir des vertus, de grands talents, d'étonnantes qualités ?

Eh! que sera donc *la Fayette* à soixante ans?

n'est-ce pas anticiper sur les droits, sur les fonctions des vieillards, n'est-ce pas aussi faire nargue aux dissipations des jeunes *Adonis* ou *Narcisses* de ce siècle ? Le moyen, *la Fayette*, que tu n'ayes point d'ennemis, tu es sage dans l'âge de la folie, tu es mûr avant le tems de la maturité, tu es républicain au milieu d'une monarchie, tu veux être Plébéien, et ne plus être un seigneur; tu es grand général, bon politique, philosophe profond, tout à la fois, et tu réunis tous ces avantages avant quarante ans.

Ah ! par ma foi, c'est se moquer du monde, c'est insulter au délire des sots. Tu n'es pas concevable. Comment veux-tu qu'on te pardonne, qu'on t'excuse ? tu effaces tous ceux qui voudroient être tes émules, tes rivaux. Ce n'est point au sein de la gloire qu'on est à l'abri de la jalousie. Ce n'est point avec un mérite précoce qu'on peut esquiver les traits de l'envie.

Si tu étois moins recommandable, moins fidele patriote, si tu avois moins de lumieres, moins de sagesse, moins d'activité, si tu te donnois moins de peines, si tu partageois les

beaux jours de ta jeunesse entre les orgies et es belles, si tu perdois ton temps à courir, à voyager en étourdi, si tu te ruinois assis auprès d'un tapis verd, si tu contractois des dettes, si tu t'épuisois le corps dans des plaisirs nocturnes, si tu enrichissois des catins, enfin, si tu imitois tous les fous de ton âge, tu serois l'homme du jour, l'homme à la mode, tu serois ; eh que ne serois-tu pas ? un merveilleux, un petit maître, un brételeur, un joueur, un agréable libertin. Alors tu n'aurois pas tant de torts, tu ferois comme les autres. On ne te distingueroit plus de la foule de tous nos courtisans parfumés. Tu rossignolerois, tu papillonnerois, tu sifflerois, tu pirouetterois, tu gambaderois, tu sautillerois, tu babillerois, tu déraisonnerois. Voilà le moyen de se faire aimer et d'éviter les sarcasmes de la calomnie. . . .

Ta charmante épouse seule ne seroit peut-être pas contente.

Qu'importe ; il faudroit bien qu'elle se consolât. Mais de bonne foi, est-ce le bon ton quand on a une femme aimable, respectable, intéressante comme la tienne, que de la rendre heureuse? Convient-il de lui inspirer l'amour de la vertu, de l'occuper, de l'intéresser en faveur des pauvres ?

Oh pour le coup, c'en est trop ! oui la Fayette. Tu as des torts et de très-grands torts. Ces torts sont des griefs impardonnables qui désesperent bien du monde.

La Fayette, voilà tes crimes. Qui après tant de défauts, osera jamais prendre la plume pour être ton panégyriste.

Par M. BARDIN.

Chez GUILHEMAT, Imprimeur de la Liberté, rue Serpente, n° 23.